

PHYSIOLOGIE

DU

GAMIN DE PARIS,

GALOPIN INDUSTRIEL,

PAR E. BOURGET.

Illustrations de MARKL.



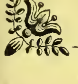
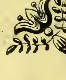
PARIS.

J. LAISNÉ, ÉDITEUR, GALERIE VÉRO-DODAT.

AUBERT ET Ce.
Place de la Bourse.

LAVIGNE,
Rue du Paon-Saint-André.

1842.



PHYSIOLOGIE

DU

GAMIN DE PARIS.

GALOPIN INDUSTRIEL

PAR E. BOURGET,

Illustrations de **MARKI**.



PARIS.

JULES LAISNÉ, ÉDITEUR, PASS. VÉRO-DODAT.

AUBERT ET Ce. de la Bourse | LAVIGNE, Rue du Paon-Saint-André

Paris. — Typ. Lacrampe et Comp. rue Damiette, 2.

ET D'ABORD....

Le lézard est l'ami de l'homme.
(BUFFON.)



Si quelquefois l'homme rend au Lézard amour pour amour, la préface n'a pas les mêmes droits à ses affections. Cependant nous resterons impitoyables à cet égard, et nous sommes contraints de faire subir au patient qui s'apprête à

parcourir cette physiologie, toutes les tortures que doivent ressentir :

Un amant dans l'attente de sa maîtresse.

Un soldat dans celle d'une bataille.

Une jeune fille dans l'espoir d'un nouvel amour.

Un imberbe qui attend sa moustache.

Un auteur qui rêve un succès:

Et un éditeur des acheteurs.

Ainsi donc, que le lecteur s'arme de tout son courage et qu'il se prépare à avaler la terrible préface que nous venons lui imposer comme la *perfide Albion* impose ses ballots d'opium à l'Empire de la Chine.

Et d'abord, nous allons commencer par un précis des révolutions Indiennes, depuis le commencement du monde jusqu'en 1842 ; puis nous nous occuperons de l'histoire de la grandeur et de la décadence des rois de Monaco. Nous continuerons par la description détaillée du Mont-Carmel, sa position géographique, etc., et nous terminerons enfin par une notice biographique de toutes les femmes du jeune sultan actuel Abdul-Mégid. Au moyen de cette dernière idée, la préface formera quarante-cinq volumes in-folio, qui demanderont trente ans

pour les parcourir. Ainsi, le lecteur persévérant sera vieux bonhomme à la fin de l'ouvrage, de jeune qu'il était à la première ligne de la première page du premier volume...

Mais toute réflexion faite... il n'en sera rien... Non, nous ne dévoilerons pas ici les noms et habitudes des 700 odalisques du petit Grand-Turc. Le tout par considération pour vous, aimables lectrices, qui déjà vous apprêtiez à tourner de vos doigts roses et effilés les premiers feuillets de ce petit livre.





CHAPITRE PREMIER.

Le Gamin de Paris.



QUICONQUE a vu Bouffé dans la pièce de ce nom, peut se passer entièrement de la définition que nous voulions donner.

Les gestes du Gamin, ses mœurs, son costume, son langage, il a tout daguerréotypé avec une scrupuleuse vérité.

Mais si le Gamin est apprenti imprimeur au Gymnase, si dans sa vie privée le Gamin, poussé

dans la bonne route, prend un état quelconque, il est aussi le type des flâneurs en herbe et des émeutiers en perspective.

Le Gamin de Paris est unique dans son genre; Paris possède là une spécialité tout à fait décidée.

Bordeaux s'enorgueillit du monopole de ses vins.

La Bretagne, de son beurre.

Le Périgord, de ses truffes.

La garde nationale, de ses voltigeurs.

Mais Paris a, comme ville souveraine, le monopole de ses gamins.

Aussi, mérite-t-il toute notre attention, et allons-nous tâcher de satisfaire nos trente-trois millions de lecteurs sur le héros dont il s'agit, et dont chacun a vu le titre à l'étalage de la librairie Laisné, tout en flânant dans le passage Véro-Dodat.

Ce chapitre sera divisé en deux sections, qui comprendront chacune une partie de l'existence primitive du Gamin.

SECTION PREMIÈRE.

Du Môme.



Le Môme est ce turbulent mioche que vous voyez se faufilant entre les jambes d'un auditoire populaire pour arriver devant le chanteur qui glapit sur l'orgue une romance sentimentale.

C'est le Môme qui convoite d'un œil d'envie, à l'encontre de l'épicier, les pruneaux de Tours qui tour à tour seront victimes du tour que va lui jouer le vautour qui tourne autour.

C'est encore le Môme qui taille un papier en *morue*, et qui vient entortiller les passants du fil conducteur de cette espèce de cerf-volant.

C'est le Môme que vous voyez échelonné sur les trottoirs de la place de la Bourse ou ailleurs, chantant :

Cinq sous, cinq sous,
Pour monter notre ménage, etc



Notez bien qu'il grelotte toujours de froid même par vingt degrés de chaleur. — Ceci est une recommandation maternelle et toute commerciale.

Enfin, c'est le Môme que vous rencontrez partout où se trouve un enfant de cinq ans,

qui se ferait crucifier pour une tartine de mélasse, ou pour une fraction de cette marchandise que vend cette femme que vous voyez, et qui s'en va criant par les rues :

« Voilà l' plaisir, Mesdames, voilà l' plaisir ! »

A quoi le Môme répond toujours de sa voix perçante :

« N'en mangez pas, Mesdames, ça fait mourir ! »

SECTION II.

Du Moutard.



Celui-ci a le double de l'âge du précédent, et vous le reconnaîtrez aisément à sa désinvolture peu italienne, à ses saillies pittoresques, à son génie déjà inventif.

C'est le Moutard qui suit la garde montante pour entendre jouer les marches militaires.

Il se met en ligne avec le tambour-major et l'admire plus que l'Obélisque.



Il forme de deux tessons d'assiette les cliquettes avec lesquelles il imite le tambour.

Le Moutard n'entend pas sans une vive émotiòn le rappel de la place Vendôme.

Il pratique avec un égal succès la pigoche et la toupie, et compose à lui seul la meilleure pratique du débitant de chaussons aux pruneaux et du fabricant de pommes de terre frites.

Il fait aussi la joie de ce muet, marchand de gâteaux ambulant que vous connaissez, qui, ne pouvant lutter avec ses confrères pour le cri, cherche à se singulariser par son costume, et pour cela s'est présenté un beau jour dans les rues armé d'une trompette et coiffé comme l'était Napoléon.

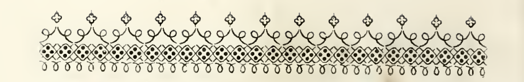
Le Moutard possède au suprême degré l'art de faire une niche au moment du carnaval. Au moyen d'une latte, il vous posera un rat blanchi sur les épaules. Il vous jettera dans la rue, et attaché au bout d'une ficelle, un sou que vous voudrez ramasser. Mais alors les cris carnavalesques de *à la chi...enli... li... li...* viendront vous avertir de votre méprise.

Une autre fois, avec un camarade, il demandera au marchand de coco deux verres d'un sou avec la bonne mesure.

Le marchand verse les deux verres, et le Moutard le prie de les tenir pour qu'il puisse en

chercher le prix dans sa poche...... Pendant que les deux mains du populaire Ganymède sont occupées, le Moutard ouvre les deux robinets de sa fontaine, et se sauve en lui faisant un geste que vous trouverez décrit à la sixième ligne du chapitre V.





CHAPITRE II.

Naissance du Gamin.



C'est dans une mansarde de faubourg, au huitième au-dessus de l'entresol, que naît ordinairement le Gamin futur industriel. Les ancêtres du Moutard furent gamins comme lui, et ses descendants le seront encore. Sa mère, marchande de coco *à la vraie renommée*, fut la victime innocente d'un Arthur du boulevard du Temple, et c'est un tel amour non incompris qui cause la venue en ce monde de notre héros populaire. Aussi point de coups de canon à sa naissance, point de lettres de faire part; rien qui annonce que *la mère et l'enfant se portent bien.*

L'ameublement de son appartement n'est pas

à dédaigner pour un observateur, et un Spartiate eût été loin d'y trouver du luxe.



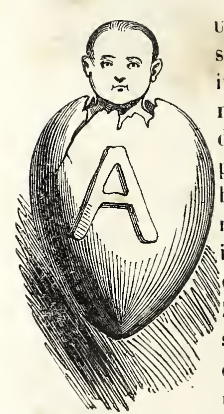
C'est au milieu de ce tohu-bohu de misère que naît — père inconnu — le candide enfant, orgueil de ses nobles aïeux. Son berceau si près du ciel lui inspire déjà le désir de la liberté, et le bruit de la terre monte vers lui comme un salut universel. Aussi le premier mot qu'il prononce est un cri d'indépendance... C'est le mot qui dans le reste de sa vie sera son argument sans réplique :

De quoi.......... des navets !



CHAPITRE III.

Éducation morale.



USSITÔT qu'un oiseau a pris ses ailes, le nid lui devient insupportable, il aspire au moment où il pourra prendre son vol dans l'espace pour aller becqueter les arbres et les fleurs. Sa mère n'est plus rien pour lui, et il ne la regarde plus que comme une étrangère qui bientôt cessera aussi de s'occuper de son jeune élève, pour des amours et une liberté nouvelles.

Son éducation est toute faite, la nature a été son premier maître, le temps fera le reste.

Il en est ainsi du Gamin, qui, au lieu de prendre son vol par la fenêtre à l'instar du personnage emplumé, s'est précipité dans les escaliers en glissant sur la rampe et en chantant le *you piou piou* de messieurs les étudiants.



Alors, pour la première fois, il se trouve seul et libre dans les rues de Paris, et il ne sait de quel côté diriger sa course vagabonde. Il a bien entendu parler du boulevard du Temple; mais c'était brillant comme un conte de fée; on lui racontait, en le berçant, qu'il y avait sur ce

boulevard des centaines de marchands de coco, de sucre d'orge, de galette et de flan; qu'on y faisait la parade, et qu'on y jouait des mélodrames dans des palais qu'on nommait Lazary, Saqui et Funambules; des figures de cire, des Délassements et des Folies; que tous ces endroits merveilleux possédaient leur paradis, qui toujours était plein de monde, et qu'on y mangeait des pommes de terre frites et des noix.

Tout cela lui apparaît comme un rêve, et, flairant les trente-deux aires de vent, l'odeur du beurre rance et de la frangipane le guide vers ce bienheureux boulevard. Mais la réalité lui apparaît mille fois plus brillante que les rêves de son imagination. C'est là désormais qu'il fera connaissance avec le monde entier; c'est là qu'il apprendra à lire sur les affiches des théâtres, à écrire sur le sable des allées, à penser sur les banquettes du poulailler, et à mépriser l'autorité dans la personne de l'employé aux trognons de pommes. C'est au boulevard du Temple qu'il s'estime heureux, comme il le dit lui-même, d'être au monde et de voir clair.... enfin, c'est devant les marchands de contre-marques qu'il apprendra à connaître le prix de la vie : car avant tout il veut de la li-

berté, et il professe un profond mépris pour la mutuelle et l'école des frères.

Z'ut, dit-il, pour les livres!

Z'ut pour les maîtres!

Z'ut pour tout le monde!

Telle est l'opinion du Gamin de Paris en matière d'instruction publique.





CHAPITRE IV.

Du Costume.



On a de tout temps représenté Adam dans un costume peu étoffé ; Moïse avec une longue tunique, pieds nus, la barbe flamme de punch, et deux cornes sur le front ;

Bayard avec une cotte de maille, bardée de fer, de cuir et d'acier ;

Mais le Gamin n'a pas encore trouvé un peintre qui puisse croquer sa physionomie si variée et son costume si fantastique.

Au nom d'Humann..., le Gamin vous répond : « Connais pas. » Effectivement, il lui faut tout

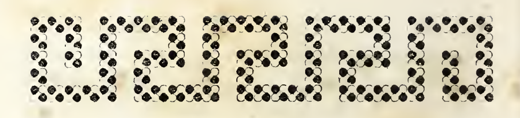
simplement quelque chose pour se rouler dans la poussière, grimper aux arbres, enjamber les murailles, dégringoler sur les buttes Chaumont.

Il lui faut à lui, enfant de la nature, un bourgeron et une casquette en n'importe quoi ; un pantalon de toile avec des poches à engouffrer toute la galette du père Coupe-Toujours, des souliers comme on n'aime pas à en recevoir l'empreinte sur le pied.

Il lui faut en outre une chemise ; mais de ces chemises que vous savez..., ou plutôt que vous ne savez pas, et alors tant mieux pour vous.

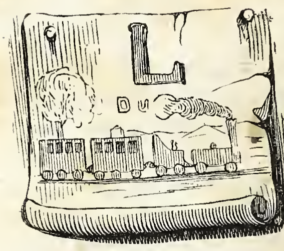
Avec ce costume, le Gamin n'a plus rien à envier aux heureux de la terre, et pour peu que ses cheveux aient acquis assez de longueur pour encombrer ses épaules de leurs boucles poussiéreuses, vous aurez devant vous le dieu des Titis, le protecteur du faible contre les forts, en un mot, le roi des gamins.





CHAPITRE V.

Du Geste.



A pantomime du Gamin lui donne beaucoup de rapport avec le télégraphe. Sa conversation mimée se résume en sept gestes principaux qui sont :

Le pied de nez ;



L'aile de pigeon ;



Le galoubet ;



La poudre;



Tous ces gestes tendent à exprimer le mépris que le Gamin professe pour la personne qui en est l'objet.

Le croc en jambe rentre aussi dans ses habitudes; mais nous y reviendrons au chapitre intitulé : *De la canne.*

Le tabac;



La rive droite du chemin de fer;

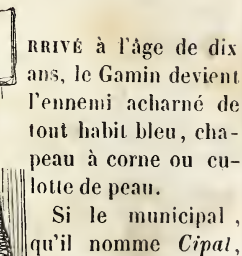


La rive gauche.



CHAPITRE VI.

Point de vue politique.



ARRIVÉ à l'âge de dix ans, le Gamin devient l'ennemi acharné de tout habit bleu, chapeau à corne ou culotte de peau.

Si le municipal, qu'il nomme *Cipal*, est son cauchemar;

Si le mouchard est sa bête noire;

Le sergent de ville est plus particulière-

ment le point de mire de toutes ses colères. Le sergent de ville est comme le paratonnerre qui attire l'orage partout où il se trouve, et l'orage populaire est plus terrible que celui qui gronde au firmament.



Le Gamin, surtout dans les grands jours

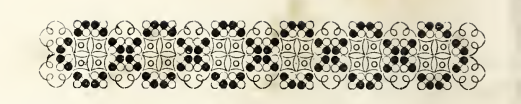
d'émeute, est le premier à demander la Marseillaise; le premier à défoncer la boutique de l'armurier; le premier qui se faufile sous les chevaux municipaux pour les éventrer; le Gamin se multiplie alors comme les pains du prophète; il est partout, on le voit sur tous les points à la fois; c'est la mer qui envahit les grèves immenses; c'est la lave du volcan qui brûle et dévore tout ce qui se rencontre sur son passage. Aussi le sergent de ville le regarde-t-il toujours d'un air vindicatif; il sait que le serpent est rapide, que ses plis sont agiles et tortueux; il sait que le Gamin le siffle, le hue, le raille autant qu'il peut; car c'est le chien et le chat, l'eau et le feu, la ruse et la force.

Mais si le Gamin est essentiellement patriote, s'il s'écrie : Vive la liberté! en mangeant son sou de flan, quand vient une charge opérée par la force publique, il se sauve en faisant la nique aux Cipaux.

On a vu des gamins de douze ans demander la réforme électorale, et leurs frères, âgés de sept ans et demi, entonner le dernier

couplet de la Parisienne, en criant : Chapeau bas!





CHAPITRE VII.

Le Voyou.

C'est le pâle Voyou
Au corps chétif, au teint jaune comme un vieux sou :
C'est cet enfant criard que l'on voit à toute heure
Paresseux et flânant et loin de sa demeure ;
Battant les maigres chiens, ou le long des grands murs
Charbonnant en sifflant mille croquis impurs.

A. Barbier.

Pour peindre d'une manière aussi vraie cet ignoble personnage, il ne fallait rien moins que la vigoureuse poésie que nous venons de citer. C'est bien là le Voyou à charge à tout ce qui l'entoure.

A toute heure vous le rencontrez sur les trot-

toirs, où, comme dit le poëte, il vague en sifflant. Ce n'est plus la finesse et la répartie du Gamin de Paris, c'est l'ironie et l'injure. Suivez-le un moment dans la rue, sur les places :



Il renverse les enfants et coudoie les femmes qu'il trouve sur son chemin ;

Il imite le cri des cochers pour effrayer les vieillards ;

Il sacrifie à la cruauté en jetant à quelque vieux chanteur un sou qu'il aura fait rougir au foyer du marchand de marrons ; puis, pour remercier son innocent complice, il mélangera sa marchandise de marrons d'Inde pour déterminer une explosion dans son appareil de tôle.

Pour promenade journalière, il a la Morgue, où il va regarder s'il y a du nouveau ; il rit de voir un cheval s'abattre, et ses spectacles favoris sont les batailles d'ivrognes et les luttes meurtrières de la barrière du Combat.

Quand le besoin d'argent se fait sentir, ne croyez pas qu'il ait recours aux mille et une ressources ingénieuses et à peu près honnêtes du Galopin industriel ; du tout, le Voyou consent quelquefois à se faire allumeur, c'est-à-dire qu'il aura l'air de considérer comme acheteur les chaînes de sûreté ou les bijoux contrôlés à la monnaie à 29 sous.

« 39 sous ! voiguiez, Messieurs, à 39 sous ! la « sûreté des montres, fil d'or, fil d'acier, fil « d'argent, à 39 sous ! »

Mais cela n'est pas le fond de son commerce.



Il est une industrie que la plume se refuse à révéler ; nous voulons parler de cet impôt dégradant que le Voyou prélève sur la plus hideuse partie de la plus belle moitié du genre humain. Aussi c'est dans quelque bouge de la Cité que viendra le chercher un jour un mandat d'arrêt, alors que sa funeste fainéantise l'aura poussé au crime.

C'est comme cela qu'il passera de la maison des jeunes détenus à la réclusion, jusqu'à ce qu'il arrive enfin au bagne, son apogée et son lot; l'endroit où il ira, suivant l'énergique expression de ses camarades, *user le soleil.*



Des Gamins et Galopins, le Voyou, comme on le voit, est la pire espèce; il n'a de rapports avec ces premiers que pour chercher à les opprimer: aussi est-il regardé par tous, et avec justice, comme le rebut de la société.



CHAPITRE VIII.

Comme quoi le Gamin tourne au Galopin.



O vous qui avez étéGamin, laissez-nous vous retracer les souvenirs de votre enfance, vos jeux et vos plaisirs; laissez-nous vous rajeunir de quelques années, vous n'en serez sans doute pas fâché, puisque nous allons à l'encontre du temps.

Ainsi vous voici redevenu jeune; vous vous trouvez en compagnie de sept ou huit gamins, sous les arbres du Palais-Royal, au Carrousel ou sur la place Royale au Marais, rendez-vous

habituel des enfants de votre âge. — Pendant que l'un propose de jouer à la toupie, que l'autre apprête son cerf-volant, vous, mieux avisé, vous proposez de faire aux *billes*, et déjà l'épicier voisin vous en a donné douze pour vos 15 centimes. On s'approche, on s'accroupit sur le sable, les billes roulent, et vont caramboler entre elles. Las de cet exercice, vos compagnons, qui ont ramassé des noyaux d'abricots, réclament à grands cris une partie de pochette, et vous voilà devant un trou creusé à l'angle d'un mur, tâchant d'y faire entrer d'un seul jet les douze noyaux que vous tenez dans le creux de votre main droite : *pair ou non*, la chance décidera du reste.

Mais parmi vos jeunes camarades, il en est qui vous économisent une visite à l'épicier en vous offrant un avantage sur l'achat des billes.

Sur son bénéfice, l'un vous en donne jusqu'à douze pour un sou; un autre, pour la même somme, vous comptera cinquante noyaux d'abricots. C'est ainsi que commence à germer dans la tête du Gamin cet esprit commercial qu'il exerce par la suite sur une plus grande échelle.

Et maintenant qu'il a pris goût aux gains et aux petites recettes, il va chercher tous les

moyens possibles pour s'en procurer. D'abord il fera les commissions et les courses moyennant quelque argent; pour 50 centimes, il galopera par tout Paris, s'il le faut, puis il reviendra le soir sous le toit maternel avec une idée fixe...., une idée d'industrie quelconque qui va réaliser son désir le plus cher....., celui de faire fortune.

Le Gamin s'est fait Galopin, et le Galopin s'est fait Industriel. — Un seul Dieu en trois personnes dont nous allons développer les ressources et inventions dans les chapitres suivants.





CHAPITRE IX.

Du Galopin Industriel.



De ces deux adjectifs populaires on a fait deux nominatifs significatifs.

Ainsi Galopin signifie, comme nous l'avons déjà dit, petit commissionnaire; Industriel signifie.... mais arrêtons-nous ici; car nous aurions dû mettre en tête de ce chapitre : du Galopin industrieux, ce qui constituerait une énorme différence: industrieux signifiant qui a de l'industrie; qui se voue à un travail quel-

conque ; qui a de l'ordre et de l'économie ; et industriel voulant dire (nouveau style) :

Espèce de Robert-Macaire ;

Floueur de tout genre ;

Voleur de toute espèce ;

Agioteur de Bourse ;

Bitumier par actions ;

Enfin, pour lâcher le grand mot, carottier universel.

Or, comme la définition que nous voulons donner au Galopin n'est point une définition douteuse, nous l'aurions appelé industrieux sans les mille petites fourberies innocentes qu'emploie le Galopin en descendant le courant du fleuve de sa vie parisienne, fourberies qui sentent un peu la corde, mais qui ne font cependant que l'effleurer. Nous laissons donc au Galopin parisien son adjectif industriel et, passant outre, nous continuerons notre tâche en explorant les mœurs et usages de notre individu ; nous le suivrons pas à pas dans sa carrière commerciale et aventureuse.



EXPOSITION

DE

L'INDUSTRIE DU GALOPIN.

CHAPITRE X.

Des Chimiques allemandes.



L'INDUSTRIE des allumettes chimiques allemandes appartient toute entière au Galopin industriel. C'est lui qui le premier imagina un de ces établissements qui consistent en une planche suspendue au cou du vendeur par une ficelle, offrant au pu-

blic l'aspect d'une douzaine de boîtes et de paquets se montant en tout à la somme de quelques centimes.

En cela le Gamin n'a fait que suivre l'exemple de ses devanciers, qui ont tous été très-forts sur le commerce des allumettes. Tous les flâneurs de Paris se rappellent ce vieux Galopin qui, pour débiter ses briquets en plomb garnis de phosphore, se posait sur une borne, à l'encoignure d'une rue en s'exprimant ainsi :

« Tenez, Messieurs, ce sont les briquets physi-
« ques. Faute d'allumettes on prend un morceau
« de bois... notez bien qu'une allumette cassée
« en deux n'est plus qu'un simple morceau de
« bois. Avec la pointe d'un sabre, d'un pistolet,
« d'une baïonnette; avec la pointe d'une pelle,
« d'une pincette ; avec la pointe d'une cuiller,
« d'une fourchette ; avec la pointe d'un clou;
« avec la pointe d'un poignard ; avec la pointe
« de n'importe quoi, vous obtenez du feu aussi
« vite que la parole. Faute d'allumett' on prend
« un morceau de bois ! Tenez, Messieurs, vous
« êtes en soirée chez l'ambassadeur d'Angle-
« terre, vous faites une partie de loto, une
« partie de piquet, une partie de dominos avec
« la femme de l'ambassadeur, vous avez soin

« de préparer votre mouchette en la trempant
« comme ceci dans le flacon. Vous attendez
« que la chandelle ait un grand nez, vous faites
« semblant de la moucher, vous avez soin de
« l'éteindre; alors chacun dit la sienne. L'am-
« bassadeur d'Autriche vous plaisante et vous
« dit : V'là comme j' travaillais quand on m'a
« mis à la porte de d'chez mon bourgeois d'ap-
« prentissage. Le légat du Pape ajoute qu'on ne
« vous mettra pas moucheur de chandelles à l'O-
« péra; c'est à qui fera son quolibet.... on parle
« d'interrompre le voisin et la voisine. Y a plus
« de feu dans la chauffrette de madame, le gueux
« du portier est éteint... alors, vous dites : Puis-
« que j'ai fait la boulette, je prétends la répa-
« rer ; chacun dit : C'est impossible ; vous vous
« engagez, vous pariez un litre de blanc pour
« le lendemain matin, vous approchez la mou-
« chette de la chandelle comme ceci, et vous
« obtenez du feu aussi vite que la parole. Faute
« d'all'mett' on prend un morceau de bois.
« (Il casse une allumette.) Notez bien qu'une
« allumette cassée en deux n'est qu'un simple
« morceau de bois ; avec un briquet de 3 sous,
« vous en avez pour six mois ; avec un briquet
« de 5 sous vous en avez pour un an, en brû-

« lant trois allumettes par jour. Faute d'allu-
« mettes, on prend un morceau de bois. »



Cette annonce, qui n'a d'autre mérite que
que d'être littérale, était continuellement débi-

tée par ce marchand de *Mastiquinfammable*, lequel mastic s'est vu détrôné par la chimique allemande. Depuis l'invasion des allumettes congrèves, ce commerce s'est énormément développé. Sur l'étendue des boulevards, il n'est pas de théâtre, de concert, qui n'ait à sa sortie ses trois ou quatre marchands d'allumettes poursuivant le public par leurs cris de:

« Allumettes chimiques allemandes! 1 sou le paquet, 2 sous la boîte! »

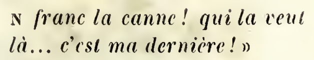
Heureux quand un bout de cigare, jeté par un lion distrait, ne vient pas incendier la pacotille du Galopin négociant! .





CHAPITRE XI.

De la Canne.



N *franc la canne ! qui la veut là... c'est ma dernière !* »

Et le Galopin vous fourre avec insistance sous le menton son jonc phénomène ; c'est ainsi qu'il l'appelle. Inutile de vous dire que la canne qu'on veut vous vendre est revue et corrigée, c'est-à-dire qu'un vernis adroit dissimule la pauvreté de l'écorce, et vous achetez un franc une canne qui ne vaudra pas dix centimes une fois qu'elle sera en votre possession.

Sa dernière canne vendue, le Galopin court en acheter une autre, puis il recommence de



plus belle à faire retentir aux oreilles de la foule

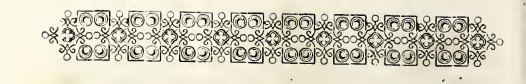
qui encombre l'entrée des passages, des boulevards et les abords des jardins publics : « Qui la veut là ! ma dernière !... demandez ... un jonc qui n'est pas gratté, un franc la canne et le cordon. »

Mais, à part ce léger bénéfice, le Galopin tire un tout autre parti de la canne. Adroit et d'une souplesse proverbiale,... il a fait de la canne ou bâton, considéré comme arme offensive et défensive, une étude toute particulière... C'est alors qu'il fréquente une salle de canne, de chausson et d'adresse parisienne, — vulgairement savate.

Au milieu de la salle se trouve un mannequin qui sert aux exercices des élèves...

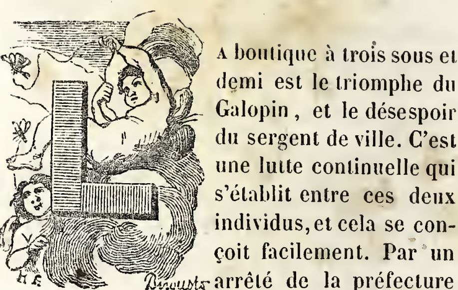
C'est sur ce sujet que le Galopin, contre-maître-ès-canne, démontre tous les coups... Écoutez ses raisonnements, suivez ses principes sur le chausson, et vous ne sortirez de cet Athénée que possesseur éclairé de la théorie du coup de pied dans l'œil, avec la manière de s'en servir.

C'est ce que le Galopin, professeur de savate, appelle moucher son homme.



CHAPITRE XII.

La Boutique à 4 sous et autres articles à prix fixe.



La boutique à trois sous et demi est le triomphe du Galopin, et le désespoir du sergent de ville. C'est une lutte continuelle qui s'établit entre ces deux individus, et cela se conçoit facilement. Par un arrêté de la préfecture de police, il est défendu aux propriétaires de ces boutiques nomades de stationner dans les rues ; or, pour vendre il faut s'arrêter, et pour s'arrêter il ne faut pas être vu. De là vient la grande difficulté. Aussi après qu'il s'est

assuré de l'absence du tricorne ennemi, vous entendez le Galopin s'écrier d'une voix glapissante :



« Trois sous et demi, 2 pièces pour sept!
« fouillez là-d'dans, puisez là-d'dans, montez
« vos ménages, trois sous et demi, 2 pièces

« pour sept ! J'ai des tasses et des verres, des « coquetiers et des salières, des couteaux, « des ciseaux, des canifs et des tabatières, des « portefeuilles, des nécessaires, des cafetières, « des théières, des fourchettes et des cuil- « lers. Y a d' la quincaillerie, d' l'orfévrerie, « d' la bijouterie, d' la cartonnerie, d'la ferblan- « terie, d' la cisellerie, d' la papeterie et d' la « mercerie... Trois sous et demi ! deux pièces « pour sept ! La boutique à bon compte, la bou- « tique à prix fixe, la boutique à bon marché, « tout est à vendre. Fouillez là-d'dans, puisez « là-d'dans. Trois sous et demi, la boutique à « trois sous et demi. Voyez-moi ça, à trois sous « et demi. »

Une autre fois, ce sont des étuis à 50 centimes, fabriqués par la main des pauvres prisonniers.

Ou bien des savons de toilette vendus à la suite d'une faillite.

Des statuettes de Napoléon à 25 centimes.

Des crayons et des porte-plumes.

Des porte-cigares en argent.

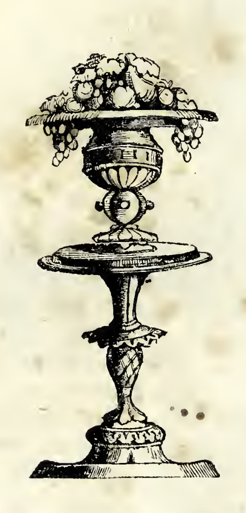
Des chiens de chasse.

Du fil, du coton et des aiguilles.

Du mastic pour raccommoder la porcelaine.

Des montres, chaînes et cordons à 1 fr. 25.

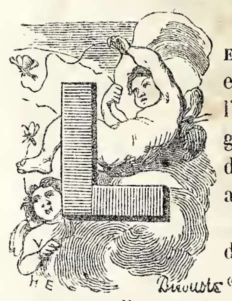
Six cahiers de papier à lettre pour deux sous, ou bien encore





CHAPITRE XIII.

Suite des articles à prix fixe.



E Galopin a à peu près emprunté le costume de l'enfant du désert; il déguise sa voix et prononce d'une manière un peu allemande et nazillarde:

« Tattes d'Afric, tatt' d'Algé, tatt' de Tunis, « pon pour le poitrine, « pon pour l'estomac ; 10 sous le quart, 5 sous « le témi-quart. »



Puis, le lendemain, rentré dans ses allures parisiennes, vous le voyez à la même place, vous offrant, étendus à terre, sur une feuille de papier :

« Des gilets à 27, à 29 *sò*... Des bas, des bas

« filés, des bas à côtes, des bas chinés, des
« bas sans coutures, des bas renforcés au ta-
« lon, à 33, 33, 33 *sò* !... quand on pense



« qu'on a la ficelle, l'adresse, le papier et les
« bas pour 33, 33, 33 *sò*... Des bas tricotés par
« le malheur et filés par la main des sauvages,
« des bas dont la façon est payée à coups de
« bâton, à 33, 33, 33 *sò* !...

Enfin le soir, aux Funambules et dans les théâtres d'élèves :

« Des beaux bâtons de sucre d'orge à la fleur « d'orange et au citron. 1 *sò* et 2 *sò* les beaux « bâtons de sucre d'orge! Allons, Mesdames, « *y a pus d'entraque*, 1 *sò* et 2 *sò*. Puis à la « porte : mangez des glaces, prenez des glaces, « 2 liards le verre ; mangez des glaces. »

Bien souvent au plus fort de la vente, les moyens du Galopin le trahissent. Il n'est pas rare, lorsqu'on se trouve dans un théâtre de boulevard, de voir, à la sortie du spectacle, la pantomime succéder à la parole éteinte, et le Galopin vous indiquer du doigt les prix dont, deux heures avant, il fatiguait votre oreille de sa voix retentissante.



CHAPITRE XIV.

Des jolis, jolis petits cartons.

Une autre fois, vous le rencontrez, le visage réjoui, il a le nez au vent; sa tête tourne sur ses épaules comme une girouette pendant la bourrasque; ses yeux interrogent toutes les croisées... tandis que ses lèvres filent cette annonce provocatrice. — C'est à vous qu'il en veut, Mesdames, aussi écoutez-le :

« Les voilà, tous les petits, tous les grands, « tous les jolis cairtons, Mesdames... Cairtons « ronds... cairtons carrés... cairtons ovales... « cairtons à champignons... cairtons pour ser- « rer vos linons... pour serrer vos dentelles...

« cairtons pour serrer vos châles et vos robes...
« cairtons pour serrer chapeaux d'hommes et
« chapeaux de dames... cairtons pour serrer les
« chapeaux de la garde nationale... voyez à
« 10 (quelquefois on entend royaliste), à 12, à
« 15 et à 25 sous, Mesdames... »

Tout cela se chante, en promenant un brancard chargé de tous les cartons indiqués.... Puis, quand ce chant est terminé... une femme, qui tient ordinairement l'autre bout du brancard, entonne à son tour et à l'octave.... Les voilà... tous les, etc.



CHAPITRE XV.

Des Bottes et du Savon à dégraisser.

[L]e simple décrotteur attend patiemment la circonstance fâcheuse qui doit lui amener une pratique. Le Galopin industriel ne s'en tient pas là... il provoque la circonstance. Si l'argent tarde à venir... si un soleil jaloux lui refuse un client, un camarade s'en charge, et en malin compère donne un coup de pied dans le ruisseau cotoyé par l'honnête citadin... Alors vous entendez le Galopin s'écrier d'une voix triomphante : « Faites cirer bourgeois! faites « cirer vos bottes! un miroir pour deux sous!... »

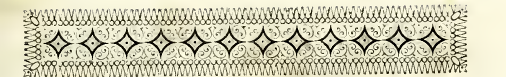
C'est encore le Galopin qui étale sur l'asphalte des oiseaux morts. Tandis que le public regarde ces petits êtres comme dressés à ce genre d'exercice; pendant qu'on attend en vain cette tardive résurrection, le Galopin vante les qualités de son savon à dégraisser, et, sous le prétexte d'enlever une tâche, il enlève le collet d'un badaud ou d'un provincial qui, saisi par sa redingote, est souvent forcé de s'entendre traiter ainsi : « Avez-vous jamais vu un « collet plus sale et plus dégoûtant que le col-



« let de Monsieur, en parlant par respect, on

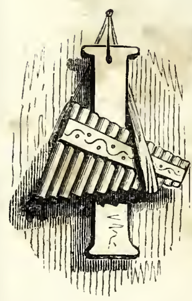
« ne le prendrait pas avec des pincettes... Eh !
« bien ! moi, Messieurs, avec mon savon, je
« prétends faire disparaître de suite toute la
« saleté dont l'honorable société serait suscep-
« tible... il ne faudrait pas être amateur de la
« propreté pour ne pas s'en munir... et com-
« bien, Messieurs, trois sous, pas davantage,
« trois sous avec un *craillon*, un cure-dents, un
« cure-oreilles, et la manière de s'en servir...
« trois sous, demandez; faites-vous nettoyer en
« passant. »





CHAPITRE XVI.

Où l'auteur est victime d'un affreux attentat.



ci nous nous arrêtons... la colère nous transporte, et il y a de quoi. Un malheureux, porteur d'un orgue de Barbarie et suivi de ce Gamin célèbre, revêtu d'un habit de marquis de Carabas, qui excelle à lancer jusqu'au sixième étage un gros sou enveloppé d'un cahier de chansons,

chante depuis trois heures, sous nos fenê-



tres, cette funeste complainte qui se termine ainsi :

Adieu, mon fils, adieu.
A la grâce de Dieu !
Adieu,
Mon fils, adieu.
A la grâce de Dieu !...

Avec accompagnement de grosse caisse, frap-



pée à tour de bras par un Homme-Orchestre qui joue de six instruments, le tout renforcé du bruit saccadé des castagnettes que tient la petite sœur de ce Galopin. Les crispations sont

telles, qu'il faut, malgré nous, que nous nous arrêtions pour humer l'air de la vengeance et prendre une potion calmante.





CHAPITRE XVII.

Le Carré Marigny.



Madrid, au Prado et dans toutes les Alamedas des villes de Castille, on entend des milliers d'enfants crier à tue-tête : *Candela, caballero, fuego!* Du feu, Messieurs, pour allumer vos cigares! A Londres, dans toutes les rues se trouvent d'obligeants petits garçons prêts à

venir en aide à la chaussure du passant et qui disent : *Clean your honour's shoes*, ce qui se traduit par le cri vulgaire de notre Galopin : Faites cirer vos bottes ! là ! Messieurs !

Paris possède tous ces avantages, et il a mieux encore, et en disant cela, nous voulons parler du Carré Marigny, lieu d'exploitation en-



tièrement consacré à l'industrie du Galopin ;

et ne croyez pas qu'il soit le maître de ce Carré fameux, lorsqu'il est délaissé par la foule; du tout, il y règne principalement aux fêtes nationales, et alors que les Champs-Elysées reçoivent, dans leur enceinte, plus de cent mille visiteurs.

Le jour de la fête du Roi n'est jamais un jour de plaisir pour le Galopin. C'est le jour d'un travail ardu et demandant une intelligence peu commune. Quand les Parisiens sont à leurs affaires, le Galopin vague et bat le pavé; mais quand Paris s'amuse, c'est alors que commencent ses pénibles occupations... Vienne la fête du Roi au premier mai, et il lui faudra, dans le grand carré des Champs-Elysées, grimper au mât de cocagne, offrir du feu, des cigares, des pipes et des chansons nouvelles, faire tirer à la loterie de la boutique *où Jean-Pierre a perdu.*

Aider à la parade de la femme sauvage, et crier : Place à louer! dix sous ma place ! pour voir le spectacle en plein air ou le feu d'artifice.

Ou bien, et à propos du spectacle en plein air, le Galopin fera bien mieux que cela.... il deviendra comparse salarié du gouvernement,

et, en cette qualité, il sera, au jour et à la lumière des lampions, plus de vingt fois vainqueur à Mazagran.



Enfin, dans cette fameuse journée, le Galopin devient artiste universel : il est le clown, le pitre et le compère obligé des milliers de saltim-

banques qui réclament du public, au son du tambour, du clairon, des cloches et de la trompette, l'honneur de son auguste présence.

Il possède la parade aussi bien que l'illustre Bilboquet, et pourrait, au besoin, vous initier à l'art d'avaler les sabres, les cailloux, les lapins crus et les poules vivantes. C'est lui qui fait quelquefois des armes et qui se laisse toucher par la belle Rouennaise, *la première tireuse de France.*

Il vous dira en secret le poids véritable de la femme *Colausse*... et alors vous serez beaucoup moins surpris en lisant ces mots sur la pancarte de l'énorme géante :

« *Agée de* 18 *ans, née à Bolbruck, proportion dans les formes, grâces, douceur et timidité pesant* 150 *kilogrammes.*

Mais aussi vous l'écouterez lorsqu'il vous invitera, du haut du tréteau, à visiter les hercules du Nord, remarquables par les tours de *faûrces* et *d'adraîsse* à l'instar des *Milion de Crotone.*

Vous connaissez ce célèbre physicien en plein air, pratiquant ses expériences dans le carré voisin du café des Ambassadeurs. C'est notre Galopin qui tourne la roue de sa machine à peu

près électrique. Il a surnommé ce physicien le père *Toutefois* et *Quante*, parce que ce bizarre assemblage de mots se trouve continuellement dans la bouche de ce savant populaire.

« Tenez, Messieurs, s'écrie-t-il à la foule, « toutefois et quante je touche à la machine, « toute fois et quante vous éprouvez la com-« motion. »

C'est encore le Galopin qui perche sur l'échelle posée sur la mâchoire de l'équilibriste, c'est lui qui ramasse la boule du jongleur et qui expose quelquefois son propre râtelier à la vue des badauds pour venir en aide à la vente de la poudre *Persane* pour les dents.

Il est là et à la barraque de Polichinelle; ou plutôt il est partout. Puis, quand la fête est terminée, il abandonne le dernier ce vaste champ ouvert à la petite industrie. Bourré de pommes de terre frites et de cervelas, fier de son petit pécule et de connaître à fond la manière de confectionner les enfants à quatre jambes et les veaux à trois têtes, il rentre dans son faubourg en triomphateur, grimpé sur le marchepied postérieur d'un fiacre dont il connaît la direction.

Et plus tard vous le rencontrez encore, mais cette fois il parcourt rapidement les quartiers populeux de la grande ville. Armé d'une branche d'ormeau qu'il appelle *pain d'hanneton*, il entonne ce cri, à la plus grande satisfaction des bambins de Paris :

« Et v'là d' z'hann'tons, d' z'hann'tons pour un yard ! »





CHAPITRE XVIII.

A la Campagne.



Si, par un beau dimanche de printemps, vous avez pris le sage parti de fuir Paris et ses promenades poussiéreuses; si vous avez cru pouvoir aller vous étendre dans les prairies, à l'abri des cris bizarres des marchands de chimiques allemandes ou des montreurs de singes savants, vous vous êtes déplorablement fourvoyés.

Ce n'est pas ainsi que l'on échappe au Galopin industriel qui vous poursuit partout de sa voix stridente et de ses offres officieuses. Partout il trouve la possibilité de l'industrie et du pour-boire, et le pour-boire est le fonds de cette existence nomade.

En effet, ce sera lui qui gardera votre cheval.

Qui guidera les ânes que vous louerez à l'heure.

Qui mènera les chiens en laisse.

Ce sera lui qui vous indiquera le restaurant le plus voisin.

Si vous dînez sur l'herbe, il vous aidera à transporter vos plats printaniers.

Il vous vendra des noisettes, des violettes, des branches de lilas et des rameaux de groseillier.

Vous le retrouverez sur l'emplacement de la fête, s'il y en a une, criant :

« A tout coup l'on gagne là, Messieurs.

« Qu'abat, qu'abat la quille à Mayeux ?

« Eprouvez votre adresse en passant. »

Et il vous présente une arbalète pour abattre la tête d'un Bédouin quelconque, qui, frappé d'un coup mortel, ira s'abattre sur son cheval de bois.

C'est encore le Galopin qui tourne le jeu de bague : « Partie perdue pour les chevaux, Messieurs, les chars ont gagné.... Honneur aux Dames! »





CHAPITRE XIX.

Du Tabac.

Si jamais la Régie vient à décerner une récompense nationale, nous la réclamons à grands cris en faveur du Galopin.

Qui la mérite mieux que lui?

N'est-ce pas lui qui fait gagner ces immenses capitaux en poussant à la consommation du caporal sous toutes les formes prescrites par nos manufactures carottières!

Pour cela, il ramasse au Palais-Royal et au-

tres lieux publics tous les bouts du Havanne jetés à terre. Il les coupe en morceaux et les transforme en cigarettes qu'il vous vend ensuite 1 fr. 25 centimes le paquet...

Quelquefois, rebelle à sa patrie, il confectionne des cigarettes parfumées avec des herbes puantes; mais il revient toujours au tabac prolétaire. Une fois nous avons rencontré un de ces marchands de cigarettes qui paraissait avoir une énorme fluxion.

Dans notre simplicité première, nous étions à le plaindre, lorsqu'un de nos amis est venu nous assurer que ce Monsieur n'était aucunement malade ; ce n'était là qu'une troisième manière de consommer les produits de la Régie.

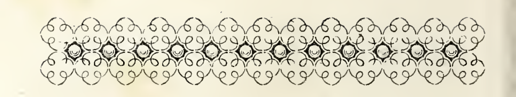
Si le Galopin culotte les pipes avec dextérité, moyennant vingt-cinq grammes de tabac, il fume lui-même et pour son compte dans un chibouque de son invention qui mérite une mention toute particulière.

Voici comment il se le procure :

A la porte de Véry ou de Véfour se trouvent souvent, au centre du *détritus*, des pattes de homard jetées au coin de la borne. Le Galopin fumeur les vide, et bourrant cette pipe animale, il place le petit bout dans sa bouche et fume

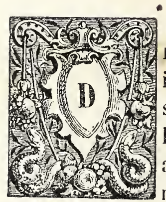
tranquillement la patte de la langouste qui vient de faire les délices du banquier gastronome. Il y ajoute quelquefois un tuyau en adaptant à sa pipe les espèces d'antennes ou longues cornes rouges que possède ce crustacé. Alors il obtient le *nec plus ultrà* des pipes de genre, et quoique inculottable, il ne s'en dessaisira que lorsqu'un accident imprévu l'en privera; mais ce malheur n'est pas grand... la borne est toujours là.... et Dieu merci pour lui, les homards ont toujours des cornes.





CHAPITRE XX.

Du Tapis.



De la calèche au fiacre il y a une immense distance. Le Galopin sait la franchir... mais qui peut le faire arriver à rapprocher ainsi les classes? Rien ou du moins peu de chose.... c'est un fragment de tapis dérobé quelquefois à un antique chef-d'œuvre des Gobelins ; mais bien plus souvent aux ruines de la bourgeoise et modeste descente de lit.

Ce morceau de laine devient entre ses mains la source d'une infinité de bénéfices.

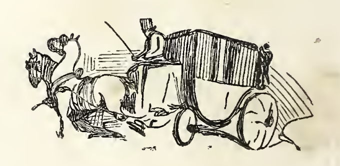
Qu'une voiture arrive à la porte d'un bal, d'un théâtre.... le Galopin est là... avec son égide...



il la posera sur la roue pour préserver de son

contact la robe de la jeune élégante ou la pelisse de la vieille coquette.

Pour prix d'une faible rétribution, il ira vous chercher une voiture, vous aidera, — en ouvrant votre parapluie, — à grimper dans le véhicule populaire, vous passera tous vos paquets, vous évitera de lancer vous-même au cocher le lieu de votre destination.... et il abandonnera tout cela à votre générosité Convenez avec nous que ce n'est pas cher.





CHAPITRE XXI.

De la Danse du Galopin.



Les nègres de la côte de Guinée dansent le bamboula; les Anglais, la gigue; les Espagnols, le fandango. Le cancan est le boléro du Galopin, sa danse nationale, son exercice de prédilection.

C'est même dans les nuits bruyantes du bal masqué et les saturnales de la Courtille, la ch....., mais pourquoi le dire ce mot qui blesserait les oreilles chastes et pures de nos lec-

trices, et pourtant ce mot n'aurait pour elles aucune signification, car il leur est inconnu. Permettez-nous donc de vous taire le nom de cette danse mise à l'index par M. le préfet de police, et poursuivie à outrance, dans les bacchanales, par le regard salarié et scrutateur du sergent de ville. Quant au *Cancan*..., impos-



sible de décrire ses allures, de saisir les mille nuances qui le distinguent, et le crayon qui

vous retrace ici l'ensemble du salon du *Grand-Vainqueur* à Belleville, vous en dira plus que toutes les descriptions possibles.

Quelquefois le Galopin se risque à faire une entrée à *l'Épée-de-Bois*. Cet Eldorado charabia est situé au troisième, vis-à-vis le célèbre *Desnoyers*, et consacré à la cachucha auvergnate. Là, il admire la danse légère des *Etudiants de Saint-Flour*, mais c'est en vain qu'il voudrait s'essayer dans la bourrée d'Auvergne; il n'y brillerait pas d'abord, et ensuite il ne pourrait réussir à faire accepter le veau et la salade qui doivent le faire triompher d'une belle quelconque.

Aussi préfère-t-il l'ancien caveau de la *Mère-Radis*, où l'on boit du vin à l'heure, et les quadrilles du *Sauvage*. Pour frais de toilette et d'entrée, il ajuste sa blouse et se passe la main dans les cheveux. Là, quand il ne danse pas, il trouve moyen de s'utiliser en annonçant les figures et en criant à l'aide d'un porte-voix : « En avant, les quatre z'autres! balancez et « donnez-vous de l'air ! La queue du chat, sans « miauler! La chaîne des flûmes!... » et, à la fin : « Embrassez-vous, et que ça ne finisse « pas!... » Bienheureuse l'assemblée quand le

quadrille se mène à bonne fin et sans que la police ne vienne interrompre l'avant-deux pour mettre le grapin sur un voleur à la tire, un bonjourien, ou sur quelque forçat tout guilleret d'avoir fait un bon coup, après avoir rompu son ban.





CHAPITRE XXII.

Du Romain comparé au Galopin.



Les Romains, avides d'émotions et de spectacles, disaient : *Panem et circenses* ;

Le Galopin dit : De la galette et du Lazary.

Le Romain trouvait ses délices dans les combats des gladiateurs ;

Le Galopin trouve son bonheur dans la lutte parisienne.

Le Romain battait des mains aux théâtres ou dans les assemblées d'orateurs ;

Et le Galopin, se plaçant sous le lustre de nos spectacles, applaudit à outrance pendant cinq actes et neuf tableaux, pour cinquante centimes par soirée.

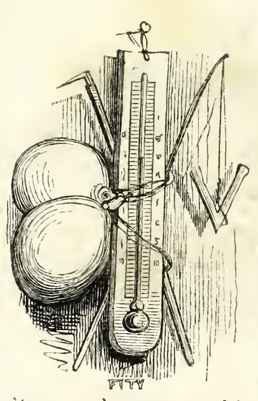
De là vient le nom de Romain que l'on donne au Galopin industriel, étiqueté à Paris sous la noble dénomination de chevalier du lustre.





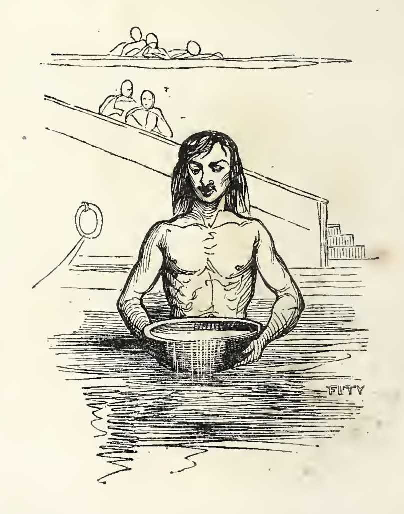
CHAPITRE XXIII.

Tout le long, le long de la rivière.



INGT-NEUF degrés de chaleur! direz-vous, un jour du mois d'août, en vous promenant sur les quais. C'est à n'y pas tenir! Et alors, vous vous pressez de traverser les ponts. Malgré le soleil, l'odeur de la galette et des beignets, vous vous arrêtez sur le parapet. Là, en vous penchant.

vous êtes intrigué de savoir quel est cet individu plongé dans l'eau jusqu'à la ceinture. Vous êtes tenté de le prendre pour le fleuve Scamandre, ou le Triton du lieu. C'est qu'en effet il tient quelque chose à la main qui ressemble assez à une vaste conque marine.....



Décidément, c'est le dieu des eaux, c'est Nep-

tune qui vient flâner sur la Seine, et se joue, malgré le municipal, avec les naïades du fleuve?

Alors, vous errez parfaitement. Votre Neptune est tout simplement un Galopin industriel qui, enfoncé dans la vase, ramasse avec une sébile de bois toute la boue qui se trouve au fond des eaux. Pourquoi? Vous allez le savoir. Voici le procédé et la manière de s'en servir :

Vous prenez une sébile de bois, vous descendez sur le bord de la grève, vous entrez dans le fleuve jusqu'au fémur, vous le grattez — le fleuve — avec un crochet ou une pelle; alors, retirez le contenu, videz le tout dans votre sébile; passez à l'eau; rincez; l'eau va enlever la vase qui s'y trouve, et il restera au fond, non des parcelles d'or, comme dans quelques rivières de l'Amérique, mais bien de vieux clous oxidés que vous pourrez redresser ou vendre à la livre. Vous aurez pêché, outre le bénéfice de la vente, ceux d'un bain de pied et d'un rhumatisme aigu.

Voilà donc ce que faisait votre Scamandre. A vos yeux le pauvre fleuve est un peu dépoétisé. Tenez, le voilà tirant le cordeau et luttant contre le courant pour faire remonter les bateaux et les chalands. A présent, tournez-vous

par ici, regardez-le maintenant, pêchant à la ligne, assis sur un train de bois, et attendant patiemment, pendant trois heures, qu'une ablette complaisante veuille bien avoir l'extrême obligeance de mordre à l'hameçon.

Le préférez-vous plus joyeux? Le voilà prenant un bain gratis, bravant le *Cipal* et inju-



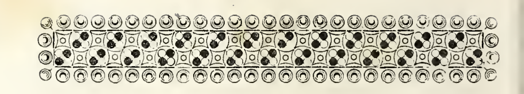
riant les canotiers parisiens, qui se promènent

sur la Seine en marins consommés ; il répond même à leur chœur de Zampa :

Narguons les vents et la tempête,

par une série de dénominations burlesques, telles que : Corsaires de la Bièvre ! flambards du canal de l'Ourcq !... marins d'eau de vaisselle ! et par l'imitation de leur appel quasi-maritime





CHAPITRE XXIV.

Le Galopin artiste.



OILA qui paraît un peu fort et qui est cependant un fait réel.

En effet, il n'est pas une exposition de l'industrie ou des arts, que le Galopin ne s'y trouve ; pas de concerts où il ne soit. Il est vrai qu'il est à la porte et jamais dedans ; mais enfin il y est. Vous l'y verrez vous vendant des bil-

lets d'admission pour quelques centimes, avec promesse de les lui rendre en sortant; vous l'entendrez, si vous quittez le spectacle avant la fin, vous dire : *Faites-moi z'en cadeau, mon bourgeois! — Qui la vend? qui la vend? — Qui veut une troisième? pas cher.*

Il est admirateur de l'exposition annuelle du Louvre; mais ne croyez pas qu'il regarde les tableaux; du tout, il reste en extase devant le luxe du parquet ciré. Les cadres sont encore pour lui la partie admirable lorsqu'ils sont beaux, grands et larges; la peinture n'est qu'accessoire, à moins que le sujet ne représente Napoléon et ses batailles, ou le portrait de M. Bouchardy; car le Galopin artiste adore M. Bouchardy et ses drames; c'est lui qui le fait pleurer à la Gaîté ou à la Porte-Saint-Martin; aussi, c'est surtout dans ces théâtres que le Galopin règne en souverain et s'érige en juge suprême; il connaît les acteurs par leurs noms, les claqueurs et le souffleur; il est, dit-il, *de la maison,* tant il est initié à la marche et au succès de son théâtre préféré.

Ainsi, voilà déjà la peinture et la littérature jugées sans appel par notre industriel; reste encore la musique, et la musique est son fort.

Aussitôt qu'il aura de l'argent de côté, il ira acheter un accordéon ou une vieille guitare; et si par un soir d'été vous avez la fantaisie de prendre une glace dans un café du boulevard, vous le verrez arriver avec sa guitare en sautoir, comme un trouvère provençal; et. prenant



position, debout devant votre table, comme ceci,

il entonnera d'une voix glapissante, en s'accompagnant de son instrument nasillard, un chant d'amour, une chansonnette égrillarde, et terminera le tout par le cri de différents animaux.

Si le Galopin a de pareils sentiments en matière d'art, il est donc loin de mépriser les antiques, y compris l'Obélisque. Mais, de tous les monuments de Paris, ce qui excite le plus son admiration, ce sont deux choses bien grandes à ses yeux.. la Colonne, et la marmite des Invalides!



CHAPITRE XXV.

Le Loustic.



Le Loustic n'est jamais embarrassé. Négociant en verre cassé ou troubadour-guitariste, marchand de savon ou balayeur, jamais il ne consacre sa soirée au travail. Quand vient la nuit, il lui faut des plaisirs..., des plaisirs à tout prix; des émeutes ou du spectacle, du scandale ou des fêtes... Il ne songe qu'à jouir de la vie... au billard de l'Épi-Scié ou au par-

quet du Lazary. Il s'adjuge la première place..., partout il la lui faut; s'il ne l'a pas, il tape!... Il aime tout ce qui est *chouette*, et il sait tout ce qu'il faut faire pour se le procurer... : aussi est-il craint, aimé et respecté, et, par conséquent, le roi du boulevard.

Une fois, aux Funambules, il a parié garder son chapeau au parterre pendant tout le cours de la représentation.

Il arrive gravement et songeant à l'enjeu. — Il s'agissait d'une matelotte au Moulin-de-Beurre. — A peine placé, on crie : A bas le chapeau! Le



Loustic persiste, mais le renfoncement habituel

ne se fait pas attendre, et un énorme coup de poing lui plonge la tête au fond de la coiffe de son *caloquet*... Le Gamin ne se retourne même pas et continue à admirer Débureau.... Qu'avait-il donc fait? Une chose bien simple. Pour gagner son pari, le Loustic avait ménagé, au centre du castor sacrifié, trois trous: deux pour les yeux et le troisième pour la bouche. Sa position était aussi gênante que celle de l'homme au masque de fer..., mais le Loustic avait gagné son pari.

Une autre fois, il se rend, en grande toilette, chez *la dame de ses pensées*; mais, en passant par une rue étroite, baignée par un noir ruisseau, il se trouve surpris par l'arrivée d'un omnibus... Il cherche à fuir... pas même une porte, une allée protectrice... rien pour se soustraire à l'éclaboussure!... Que faire?... dire adieu à son pantalon d'une extrême blancheur? jamais!... De l'air d'un voyageur impatient, il fait signe au cocher... la voiture s'arrête..., mon Loustic la côtoie sans danger, et, quand il est assez loin pour ne plus rien craindre, il crie avec ce ton qui n'appartient qu'aux inspecteurs d'omnibus: *Filez! roulez!... je suis à mon affaire!...* N'est-ce pas un procédé ingénieux, et

oserez-vous mettre en doute, après cela, la royauté du Loustic ?



Un soir, l'heure du spectacle arrive et le Loustic n'a pas le sou. Pourtant ce roi de l'asphalte éprouve le besoin de voir son bouffon,

son Clown, son acteur..., son Débureau... Il a beau presser la poche de son bourgeron... rien... et, comme dit Titi le Talocheur : *Les toiles se touchent.*

Cependant il lui faut à tout prix son spectacle, et il entre... Le contrôleur n'a pas encore tourné la tête qu'il est assis à la première galerie, à la première place du premier rang... Un employé se précipite sur ses traces...

« Dites donc, eh ! l'ami, vous n'avez pas donné votre contre-marque au contrôle... — De quoi? des contre-marques... vous ne m'en avez pas demandé. — Vous passez si vite. Mais vous n'en avez pas donné non plus à l'ouvreuse. — J' lui ai rien dit à c'te femme, elle m'a ouvert. — Mais vous ne pouvez pas rester là assis où vous êtes et regarder le spectacle sans payer. — *Pardié! v'là-t-il pas!... fallait le dire...* » Et il sort.

Dans les jeux de boules, le Loustic feint de prendre les jambes de bois des Invalides pour des quilles. Cette plaisanterie s'adresse particulièrement aux anciens militaires qui, avec leurs jambes factices et leur canne, sont, suivant lui, *des vieux monuments bâtis sur pilotis.*



CHAPITRE XXVI.

Au Poulailler.

SCÈNE POPULAIRE.

PINGOT, **TITI,** **BRISTOL,** **POPLARD,**	Gamins.

L'Employé aux trognons de pomme.

Une Nourrice, un Monsieur et une Dame, un Municipal, Public.

TITI, *débouchant dans le poulailler et s'emparant de la meilleure place.*

Prrrrrrrrrrrout.... Poplaraou!.... Ohé, Pingot, ohais!

PINGOT et POPLARD, *encore dans l'escalier.*

Prrrrrrrrrout.,..

TITI, *s'étendant tout de son long sur la première banquette.*

Tu n' vois donc pas que je r'tiens des places, méchant môme? pourquoi qu' tu pousses...

BRISTOL.

Moi, je pousse?

TITI.

Oui, toi!

BRISTOL.

Moi?....

TITI.

Oui, toi!

BRISTOL.

Moi?. ..

PINGOT, *arrivant.*

Qué qui y a.... (*à Bristol*) tais-toi, gringalet... ou je te balance....

Bristol traverse vivement et va se placer au premier rang du côté opposé.

POPLARD, *arrivant et se plaçant.*

Oh! chouetteau! qué bonnes places!... c'est déicicocichicoquendart; qué monde! (*criant*) Place à vendre!,.. six sous ma place!...

UN INCONNU.

Deux sous.

POPLARD.

De quoi...du flan... deux sous! va donc s'rin, à quelle heure qu'on t'couche...

PINGOT, *hurlant.*

La musi-i-i-i-i-que!...

L'EMPLOYÉ.

Hé! là-bas... tu vas t' taire... toi, Pingot...

PINGOT.

C'est pas moi...

L'EMPLOYÉ.

Sois paisible... ou gare la porte... tu sais la porte...

PINGOT, *imitant la voix d'un garçon de café.*

Voilà!... on y va... (*à part*), j' t'en casse...

TITI, *criant à Bristol.*

Psitt! hé, Bristol! est-ce que tu resses pour les huit aques?

BRISTOL.

Pas si chose... j'en vois troises... et j' vends... faut que j' rentre...

TITI.

Molichard ne sort qu'à neuf heures... donnez'y ta contre-marque.

BRISTOL.

Moi j' vends... j' donne pas... jamais.

PINGOT.

Ah! qu't'es cancre!... tu sais bien qu'il est sans bille [1].

BRISTOL.

Bonne pratique... merci...

TITI.

Puisque tu pars à neuf... Tu n' veux pas... une fois...

BRISTOL.

Non...

TITI.

Deux fois...

BRISTOL.

Zut!...

TITI.

Trois fois...

BRISTOL.

. . . .

[1] Bille, argent.

TITI.

Alors prends garde de ne rien voir du tout... toi, malin!

PINGOT, *chantant en apercevant un jeune couple entrer à l'avant-scène.*

Oh! oh! oh! .. qu'il était beau!

POPLARD, *sur le même air.*

Ma botte d'asperges!...
Le poturon de long-chameau...
Le poturon de long-chameau.

TOUS, *en chœur et frappant en mesure sur la balustrade.*

Oh! qu'il est beau,
Qu'il est beau,
Qu'il est beau
Le poturon de.....

L'EMPLOYÉ, *accourant vivement.*

Hé! là-bas!... les turbateurs... silence... la coterie... (*Le calme se rétablit, le Monsieur de l'avant-scène lorgne le paradis.*)

PINGOT *au Monsieur.*

As-tu fini... méchant merle! à bas l' carreau!...

TITI.

A bas le verre grossissant!

UNE VOIX.

Face au parterre!

TOUS.

A bas l'lorgnon, à la porte le callédyoscope. (*Le Monsieur au lorgnon reçoit, sur la main, un résidu des manufactures de la Régie, qui n'est ni un cigare ni du tabac à priser.*)

LA JEUNE DAME.

Quelle horreur!...

L'EMPLOYÉ.

Qu'est-ce qu'a jeté ça?...

TOUS.

C'est le p'tit d'en face qu'a une grecque.

BRISTOL.

C'est pas vrai, c'est eusse.

LE MUNICIPAL *à Bristol.*

Garde à toi, polisson... ou j' te sors dehors.

BRISTOL.

Pis que c'est pas moi.

LE MUNICIPAL.

Garde à toi, je n'te dis que ça. .

TOUS.

Si, c'est lui... c'est lui. (*Le tumulte est à son comble.*)

PINGOT, *chantant en faisant l'aile de pigeon au municipal.*

Le crocodille, en partant pour la guerre,
Disait adieu à ses petits enfants.

TOUS, *en chœur.*

Adieu !!...

L'EMPLOYÉ.

Silence donc!

PINGOT, *continuant.*

Le malheureux
Traînait sa queue
Dans la poussière.
Le crocodille est mort, il *n' plong'ra* plus.

TOUS, *en chœur.*

N'en parlons plus.....

L'EMPLOYÉ.

Silence donc! oh! les brigands!

UNE VOIX.

A la porte...

TOUS.

Ah! v'là l'orquesse... la *Marseillaise.*

LA VOIX.

Taisez donc vot' bec.

TOUS.

La *Marseillaise!....* (*L'orchestre exécute la*

Marseillaise; pendant ce temps les gamins la chantent sur l'air de la Grâce de Dieu.)

TOUS.

Bis, *bis*, la toile, la toile...

LA VOIX.

Levez donc l'torchon..... ça leur coup'ra l' filet...

TITI, *à Bristol qui dévore une pomme.*

Hé ! dis donc, p'tit... pass' moi z'en...

BRISTOL.

T'as vu ça, toi !... Zut, j' mange tout.

TITI.

Tu m'paiera tout ça... va ! sois calme. (*On exécute l'ouverture, la toile se lève.*)

TITI.

Oh ! qué décors mouchiques !

PINGOT, *sérieusement.*

N' crache pas d'ssus, c'est la Pologne...

TITI, *chantant.*

Les Polonais qui sont de la Pologne
Seront toujours de braves Polonais...
. . . .

TOUT LE MONDE.

Chut donc ! silence.... Taisez-vous donc au poulailier... tas de va nu pieds...

LA VOIX.

Cré gueuzaille, va! (*On entend les cris d'un enfant.*)

TOUT LE MONDE.

Allons, bon! à bas la mélodie... Silence le môme...

PINGOT.

Assoyez-vous d'ssus et qu' ça finisse...

LA VOIX.

Donnez-y deux liards de biberon à c' gosselin [1]. (*Les cris de l'enfant redoublent.*)

TOUT LE MONDE.

A la porte... Faites passer...

PINGOT.

Donnez-y le coup d' pouce... est-y gueulard!

LA VOIX.

Jetez-le dans l' panier aux ordures.

La nourrice se décide à l'emporter.

PINGOT, *contemplant le buste de la nourrice.*

Pu qu'ça d'avant-scènes... excusez du peu... qué polissonnes de baignoires...

LA NOURRICE.

Qué qu'vous di ta vous, mauvé gas?...

[1] Gosselin, enfant.

PINGOT.

Moi, j' vous dis zut, nourrice! rien qu'ça de pourtour... cré nom...

LA NOURRICE, *prenant feu.*

N' vous moquez pas d' mé tout d' même...

PINGOT.

Non, j' m'en prive... emportez dont vot' maillochon... Qué torse! on dirait la Tour de Nesle.

La nourrice sort.

(*La pièce commence, la scène est pleine de seigneurs polonais.*)

CHOEUR DE BUVEURS.

Mettre la paix dans ses etats,
Éteindr' la discorde et les combats,
Oui, voilà!
Oui, voilà!
Notre bon roi *Stanisla!*.....

UN PAGE, *annonçant.*

Le roi!...

Au moment où Stanislas, roi de Pologne, fait son entrée, la calotte de Bristol lui tombe sur le nez.

BRISTOL, *pleurant.*

Ma calotte, ma calotte... J' la veux, ma calotte...

TOUT LE MONDE.

A la porte! c'est donc pas fini? à la porte!....

LES GAMINS, *désignant Bristol.*

C'est lui, mon mucipal, empoignez-le, guerrier; bravo! à la porte! (*Le municipal s'élance sur Bristol.*)

TITI.

Çà t'apprendra.... tu sais... t'as pas voulu vendre à Molichard. (*On extirpe Bristol et on le jette à la porte du théâtre.*)

TOUS.

Bravo! (*Quelques minutes après, Bristol en pleurs fond sur le bureau du contrôle.*)

BRISTOL, *brâillant.*

Ma calotte, mon argent! ma calotte, on m' batt'ra si je n' l'ai pas... ma calotte...

LE CONTROLEUR.

Circule, gamin...

BRISTOL.

Ma calotte...

LE CONTROLEUR, *lui donnant un soufflet.*

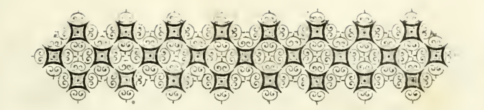
Ta calotte! tiens en v'là une .. va t' coucher avec ça.

BRISTOL, *se sauvant.*

Tas d' chameaux !... (*il pleure*), tout ça parce que j' n'ai pas voulu vendre à crédit à Molichard...

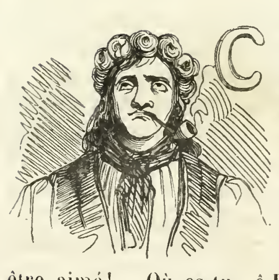
Il flâne en attendant la sortie.





CHAPITRE XXVII.

Le Galopin Némorin.



Couronnez-le de roses, tressez-lui des guirlandes de fleurs, élevez-lui des autels, jeunes bergères! Le cœur du Galopin a parlé; il aime... Il est peut-être aimé!... Où es-tu, ô Florian! pour chanter les amours de ce héros, comme tu chantas celles de Némorin!!! Vois! le Galopin s'est fait homme; il rêve un objet enchanteur, une sylphide légère, une fée aux yeux d'azur....

Némorin allait bêtement conter son martyre aux échos d'alentour ; le Galopin va le conter à ses camarades de pigoche... Némorin chantait son Estelle sur un chalumeau, le Galopin exécute en sifflant un air varié en l'honneur de sa Galathée. Némorin négligeait ses troupeaux, le Galopin néglige ses contre-marques et les bretelles en caoutchouc. Décidément son cœur est pris ! Mais quelle divinité a donc pu séduire son âme?... Quelle est la beauté sévère qui a tant d'empire sur lui?... Une jeune fille, sans doute, pâle et craintive, ou une femme, ravissante création qu'il aura vue descendant d'une élégante calèche !... ou encore une tendre pastourelle, qui garde quelques volatiles dans la plaine des Vertus... ou peut-être bien quelque rosière de Nanterre dont l'ingénuité aura impressionné le cœur de notre soupirant?

Du tout, vous n'y êtes pas ! Le Galopin est amoureux de sa charcutière, qu'il appelle une belle fâmme ; mais il n'ose lui avouer son amour, et il reverse toute sa passion sur la tête d'une jeune marchande des quatre-saisons. Puis, si vous nous promettez d'être discret, lecteur, nous vous dirons en outre de quelle femme le Galopin industriel est amoureux ; et ceci géné-

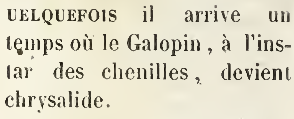
ralement et à de bien rares exceptions : eh ! bien ! soyez donc discret et écoutez-nous.

Avez-vous vu, dans les brillants quartiers, passer devant vous, en fredonnant, une apparition féminine, marchant très-vite, se retournant souvent, se donnant un air dégagé, et une conversation au niveau de son air... l'avez-vous vue allant, venant, revenant, se retournant vingt fois par minute ! et faisant à cet exercice autant de chemin qu'un wagon sur ses rails ; si vous l'avez remarquée, elle a une robe excessivement collante, des manches plates, un tablier en satin broché... pas de châle, ni d'écharpe... ni même de simple fichu... seulement un bonnet au sommet de la tête... du blanc et du rouge sur ses joues fatiguées ; je ne vous dirai pas la dénomination de cette espèce de sylphide ; je ne vous dirai pas ses mœurs et coutumes, je l'ignore... vous aussi, lecteur ! mais ce que je sais, c'est qu'elle a captivé le cœur et les yeux du Galopin industriel, et que maintenant ce sera chez elle qu'il se rendra bien souvent pour mettre en pratique les préceptes d'Ovide.



CHAPITRE XXVIII.

Le Galopin Chrysalide.



QUELQUEFOIS il arrive un temps où le Galopin, à l'instar des chenilles, devient chrysalide.

Ainsi que l'animal dont il est question, le Galopin a passé son existence nomade à droite et à gauche, en haut et en bas ; partout sur son passage il a laissé des traces de son industrie ; il a butiné de tous côtés les gros sous prolétaires et la pièce blanche aristocrate ; il a formé un magot, amassé un petit total, qui, outre ses dépenses journalières, lui forme de quoi acheter à son tour le chapeau de soie de trois

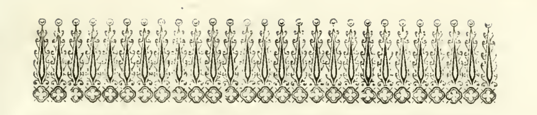
francs et la redingote qu'il convoitait avec envie. Malgré son mépris pour le luxe, il s'avoue à lui-même et à l'oreille que le Temple a de bien beaux atours. C'est alors qu'il paraîtra un matin, toujours comme la chrysalide, sortant de son ancienne peau et secouant les pans de sa redingote, comme le papillon secoue ses ailes ; il s'envolera à la barrière faire le beau, et fier comme un paon, il passera au milieu de ses anciens amis, presque sans les reconnaître : il jettera un regard dédaigneux sur ce qui est blouse et bourgeron, et aspirera aux douceurs de l'omnibus ou même du milord, si ses jambes refusent de le porter, soit par fatigue ou par ivresse.

Alors le Galopin vise, non aux honneurs de la députation, mais à une haute position industrielle, position qu'il rêve depuis longtemps, but de toutes ses ambitions, oasis délicieux du désert de sa vie, qu'il traverse comme l'Arabe sur le chameau, son compagnon. Cette position délirante est celle de marchand de friture dans un quartier populeux et populaire, ou celle de chef de claque dans le théâtre qu'il aimait tant jadis.

C'est comme cela que le Galopin industriel se

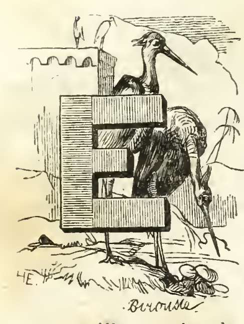
pose parfois dans le monde, et comment la belle chrysalide a percé son enveloppe si pittoresque pour devenir un papillon fort triste, qui ira un jour ou une nuit se brûler les ailes à la chandelle de la civilisation.





CHAPITRE XXIX.

La Traite des Blancs!



ELLE se pratique absolument comme la traite des noirs, avec cette différence qu'on paie le nègre au marchand qui le vend, tandis que le blanc se vend lui-même! Comme le nègre, le blanc acquiert plus de valeur du moment qu'il est plus beau et plus grand qu'un autre; mais il n'en est pas moins esclave après le marché conclu.

Une fois que l'esclave blanc est incorporé dans un régiment, il se livre à ses penchants anti-militaires avec le plus vif enthousiasme ; ce qui lui procure chaque mois quinze jours de salle de police. Mais il y a une classe d'individus, tourlourous délurés, qui, là comme ailleurs, trouvent moyen d'utiliser leur esprit, leur intelligence ou leur industrie. Ainsi, il y a toujours, dans chaque compagnie, un Parisien pur sang, grand parleur dans la chambrée, et surtout grand blagueur qui fait le bonheur des camarades et le désespoir du caporal de service.

Le Parisien actif et déluré fait et fournit le blanc qui doit neiger la buffleterie, invente un tripoli qui doit faire briller les boutons-chiffrés de ses camarades, et fabrique le cirage anglais avec un art sans égal.

Déjà vous reconnaissez notre homme sous le pantalon garance du défenseur de la patrie.

Oui, c'est bien lui en effet ; voyez quel chic étourdissant pour un guerrier à un sou par jour ! Comme il se dandine avec grâce ! Quel genre distingué ! Il a proposé déjà au colonel de donner des leçons de maintien et de bonnes manières !... Il enseignera le bâton, et il doit passer

prévôt d'armes avant quelques jours ; il veut même être maître de danse de la compagnie, et



propose un léger cancan à la cantinière qui le regarde d'un bon œil.

Au besoin, au grand besoin, il rasera, et sa main légère, pinçant le nez du patient tourlourou, lui enlèvera avec la même aisance quatre

poils du menton et une côtelette de viande sur la joue.

O Galopin Industriel ! nous te reconnaissons bien là. Reçois ici notre hommage. Tu es Mercure, tu es le dieu des négociants, débitants, fabricants et marchands, puisqu'après avoir vendu tant de choses durant ta vie galopinière, tu entres au régiment, et, pour enfin couronner l'œuvre, tu te vends toi-même !



TABLE.

EN VENTE

CHEZ LES MÊMES LIBRAIRES :

PHYSIOLOGIE DE L'HOMME MARIÉ; par Ch. Paul de Kock, dessins de Marckl. 1 fr.

— DU CÉLIBATAIRE, par L. Couailhac, dessins d'Henri Mounier. 1 fr.

— DES AMOUREUX, par Et. de Neufville, illustrée par Gavarni. 1 fr.

— DU THÉATRE, par L. Couailhac, illustrations de H. Emy. 1 fr.

— DE LA PRESSE, biographie des journalistes, vignettes de Markl et de Henri Monnier. 1 fr.

— DU VIVEUR, par James Rousseau, dessins de H. Emy.

— *du Bas-Bleu. — du Provincial. — du Tailleur. — de l'Employé. — du Médecin. — de la Lorette. — de l'Etudiant. — de l'Homme de Loi. — du Flâneur. — de la Portière. — de l'Ecolier. — du Chasseur. — du Troupier. — de l'Homme á tonnes fortunes. — du Goût. — du Garde-National.*

Chacune de ces physiologies est illustrée de 60 à 90 vignettes, par Gavarni, Daumier, H. Monnier, Marckl, etc., etc.

ROBERT-MACAIRE, illustré par H. Emy. 1 fr

LA MARSEILLAISE, illustrée par Charlet. — Paroles. — Musique. — Accompagnement de piano. — Notice littéraire. — Portrait. — 17 gravures. 50 c.

SOUS PRESSE :

PHYSIOLOGIE DE LA FEMME, par Et. de Neufville, dessins de Gavarni.

— DE LA PRESSE, biographie des Gens de Lettres, dessins de Daumier.

Typographie Lacrampe et Comp., rue Damiette, 2.

